九州大学学術情報リポジトリ
Kyushu University Institutional Repository

La question de la parole efficace chez Francis Ponge dans les annees 1939-1944

Iida, Shinji

https://doi.org/10.15017/10002

出版情報：Stella. 18, pp.7-38, 1999-06-10. 九州大学フランス語フランス文学研究会
バージョン：
権利関係：

La question de la parole efficace chez Francis Ponge dans les années 1939–1944

Shinji IIDA

Les années 1930 sont pour Francis Ponge celles du travail pour *Le Parti pris des choses* : la partie essentielle du recueil fut conçue et rédigée durant cette décennie pour être confiée aux soins de Jean Paulhan en 1938. Elles sont aussi celles de l'engagement syndical et politique. Faisant écho à cet engagement, certains textes du recueil évoquent les conditions des salariés tandis que les écrits postérieurs composant *La Rage de l'expression* font apparaître parfois l'image d'un homme préoccupé par la société en crise et par son avenir. Les activités syndicales et politiques ne resteront pas sans conséquences pour l'écriture du poète en quête de *sa* poétique ; elles vont lui permettre de cerner la réalité sociale d'une façon plus précise. L'action sociale lui fait aussi découvrir un aspect du langage négligé par lui jusqu'alors : la dimension pragmatique.

Par ailleurs, la Mobilisation et l'activité de Résistant vont élargir le réseau des relations personnelles, offrant au poète des occasions de rencontrer différentes sensibilités. Ceci l'invitera à clarifier, à leur intention, sa propre position littéraire mais aussi philosophique par rapport à un monde profondément marqué par l'affrontement dramatique des idéologies. Durant cette période difficile mais riche du point de vue littéraire, le regard que Ponge porte sur la société, l'homme et la chose va connaître un changement fondamental dont nous nous proposons d'éclairer le cheminement.

1. L'engagement social de Ponge

1.1. Le poète apprenti et la société

Avant d'analyser les œuvres de 1939 à 1944, il ne serait pas inutile d'examiner tout d'abord comment la problématique de la société est

traitée dans les écrits de jeunesse. Cette enquête nous aidera par la suite à mieux saisir les conséquences de l'engagement social sur l'écriture pongienne, engagement en fait assez tardif puisque Ponge ne se mettra à militer vraiment qu'à partir de la deuxième moitié des années 30.

La question de la société s'impose à lui de façon brutale lorsqu'il s'installe au cœur de la capitale en pleine adolescence : il déménagea l'automne 1916 à Paris chez sa grand-mère pour ses études au Lycée Louis-le-Grand[1]. L'insertion brusque dans le milieu urbain provoque aussitôt chez ce brillant lycéen provincial un vif sentiment de rejet contre le monde des adultes qu'il qualifie de «société hideuse de débauche»[2] :

> La société des hommes est une assemblée sans pudeur où toutes les hontes s'excusent c'est-à-dire s'étalent cyniquement et sans crainte de représailles impossibles.[3]

Même au début des années 20, la distance critique que le «je» prend par rapport à la société moderne caractérise, avec la réflexion approfondie sur le langage, l'œuvre du jeune Ponge. De ce point de vue, «Esquisse de la parabole» (1921)[4], est le premier texte à traiter de la question sociale en mettant en scène la conversion intellectuelle et politique des «fous affamés» qui se transforment, grâce à l'édification dispensée par le «nous», en un groupe social solidaire. Néanmoins l'ambiguïté subsiste dans ce conte utopique. Certes, le récit reflète la sympathie de l'auteur pour le mouvement socialiste ; il faut remarquer toutefois que la supériorité aristocratique du «nous» est posée comme une évidence dès la première page : «Nous concevions seulement notre supériorité avec délices». Ceci accroît toujours le fossé qui se creuse entre les «fous» et le «nous». En effet, ces derniers, malgré leur pensée progressiste, restent en fin de compte les «témoins» de la misère humaine : «Nous étions sur une cime, témoins d'une grande inégalité de la nature» (NR 11). Ainsi le scepticisme demeure profond quant à la possibilité d'une véritable communion, d'une communication entre les «fous» et le «nous».

«Trois satires», premiers textes de Ponge publiés dans *La Nouvelle*

Revue Française en juin 1923 se situent dans la même lignée, de même que «Le compliment à l'industriel» qui y sera intégré par la suite pour former «Quatre satires» dans *Douze petits écrits*[5]. Comme le titre générique "satire" l'indique, ces textes visent à attaquer les vices et les défauts des contemporains[6]. Dans un des entretiens avec Philippe Sollers, Ponge commente ses satires comme suit :

> Ces textes s'appellent trois satires, et ça c'est assez significatif. J'étais donc, comment dirais-je ? dans la révolte, puisqu'un homme qui écrit des satires est évidemment quelqu'un qui n'est pas d'accord. [...] c'étaient donc des textes axés vers l'action, une action satirique, la littérature étant pour moi considérée comme une arme, à ce moment-là. (EPS 62)

Sans entrer ici dans l'analyse détaillée des textes, l'examen des satires nuancera toutefois quelque peu le propos de l'auteur[7]. Dans ces pages qui se veulent une caricature mordante de différentes professions (l'employé, l'ouvrier, l'industriel, l'artiste) — l'emploi systématique de l'article défini pour chaque métier le souligne — l'attitude de l'auteur face à la société s'avère en effet plus cynique que constructive. Quelle que soit la profession du personnage, la distance ironique de l'auteur à l'égard de ses personnages est constante : même si la société est présente dans chaque texte, il s'agit surtout du refus du social. Cette distanciation constante ne serait pas sans rapport avec la situation sociale du poète à l'époque. En menant une vie de bohème[8], il n'a ni l'occasion ni la volonté d'entretenir un lien solide et substantiel avec la société du travail. Cette absence de contact explique sans doute que chaque personnage subisse une importante abstraction de ses traits physiques et que chaque profession soit présentée en dehors du lieu où elle s'exerce.

Enfin, il est à noter que ces textes satiriques comportent une remarquable variété de styles et de formes. D'un texte à l'autre, la forme (parabole, monologue, parodie d'un éloge, description, narration) et le style (neutre, monotone, orné, objectif, emphatique) varient constamment en fonction du sujet traité[9]. Ainsi malgré le commentaire ultérieur de Ponge qui considère ses satires comme «des textes très axés vers l'action» (*ibid.*), — elles peuvent être considérées comme une série d'exercices de style pour le jeune poète.

1.2. Ponge face à la réalité sociale

Paradoxalement, c'est bien après que la méthode presque exclusivement descriptive, baptisée «le parti pris des choses», s'est mise en pratique, que la question de la société et de l'homme est de retour chez Ponge. Les circonstances jouent d'ailleurs un rôle important. Au cours de sa vie de salarié chez Hachette entamée en 1931, Ponge va prendre connaissance de la vie du travailleur et du problème social dans la réalité quotidienne. Le reflet de cette expérience est déjà perceptible dans *Le Parti pris des choses* dont la partie essentielle puise dans la contemplation de la nature ; «R.C. Seine N°» (1934–1936) et «Le restaurant Lemeunier rue de la Chaussée–d'Antin» (1931–1934), issus de la confrontation avec la réalité sociale, présentent des tableaux piquants de la société contemporaine et se caractérisent tous les deux par l'évocation des détails pertinents.

Dans la vie active, le sens critique du poète se concrétise en un véritable engagement social. Durant l'année 1936[10], le poète est nommé secrétaire adjoint du syndicat C.G.T. des cadres, et participe, à ce titre, activement à la grève et à l'occupation des locaux de Hachette. En janvier de l'année suivante, il adhère au Parti communiste dont il restera membre actif jusqu'à 1947. À cause de son choix politique, il se fait licencier à la fin de l'année 1937 sous prétexte de retards.

L'activité syndicale a non seulement enrichi la vision de la société de Ponge et renforcé sa sympathie pour le prolétariat, mais aussi, c'est le point crucial dans l'évolution de sa poétique, elle lui a fait découvrir un autre genre de pratique du langage. Le poète explique cette nouvelle expérience à Paulhan comme suit :

> Depuis un an j'ai fréquenté beaucoup les arrières salles de petits cafés, à [*sic*] des réunions syndicales ou politiques. J'ai même prononcé un grand discours au Moulin de la Galette devant mille personnes. J'ai lu aussi beaucoup de journaux quotidiens. Il se trouve que je crois me devoir à ces braves gens d'ouvriers et d'employés. Je ne peux pas leur faire d'infidélités. [...] C'est un milieu élémentaire, simple et grandiose [...]. C'est aussi comme apprendre une nouvelle langue, visiter dans les coins un pays étranger, etc. Enfin ça ne me déplaît pas. Dans quelque temps, lorsque j'aurai digéré cela, je serai certainement un homme plus complet. (30 juillet 1937, C–I 212)

Parler et écrire pour gagner l'adhésion des travailleurs lui apprend certainement que la manipulation du langage peut devenir un acte réel exerçant une influence concrète sur autrui ou même modifiant quelque peu la réalité. Cette expérience l'invite également à être plus sensible aux conditions nécessaires qu'il faut réunir pour qu'un tel discours soit pris au sérieux[11]. Bref, la confrontation avec des collègues et des camarades dans différentes circonstances lui fait toucher du doigt une dimension du langage jusqu'ici mal connue pour lui, à savoir la dimension pragmatique du langage, et celle-ci aura des conséquences importantes pour la restauration de la confiance envers le langage qu'il cherche désespérément depuis la soudaine disparition de son père Armand Ponge en 1923[12].

La Mobilisation à cause de la Drôle de guerre fournit au poète une nouvelle occasion de se plonger dans le milieu prolétaire : de septembre 1939 à juin 1940, le poète séjourne à Rouen pour rejoindre la Station-Magasin du Grand-Quevilly (près de Rouen), où il est affecté en tant que secrétaire d'État-major du 3e C. O. A. (3e section de Commis et Ouvriers militaires d'Administration). Bien que durant ce séjour rouennais l'encadrement militaire ne l'autorise pas à mener des activités syndicales proprement dites, le travail dans la caserne le met en contact direct avec des gens issus des classes populaires et lui permet de sympathiser avec eux dans la vie quotidienne[13]. L'expérience est marquante à tel point qu'il se décide à consacrer une bonne partie de ses souvenirs rouennais à dresser des portraits de ses camarades : «J'ai voulu seulement décrire l'un des seuls milieux sympathiques où je me sois trouvé pendant mon séjour» («Souvenirs interrompus», NNR-I 56). De plus, sa sympathie envers cette classe sociale finit par atteindre une sorte d'idéalisation[14] :

> Au moment politique où l'on était, il m'était précieux de pouvoir chaque jour me tremper un instant dans ce milieu, coudoyer au sens propre ces gens, seuls innocents, seuls sans prétention, seuls authentiquement humains, seuls purs. (*ibid.*)

Par son contenu ainsi que par son style sobre et direct qui contraste radicalement avec l'ironie et la froideur des satires des années 20, la

citation atteste une évolution notable quant à l'opinion du poète sur le milieu populaire.

De cette grande sympathie, on peut trouver des échos intéressants dans *La Rage de l'expression* qui réunit l'essentiel de la production durant l'Occupation. Rappelons tout d'abord que dans ce recueil présentant avant tout comme pour *Le Parti pris des choses* un but thérapeutique contre un état d'aphasie, les problèmes sociaux se voient, du moins en apparence, renvoyés au second plan :

> Certainement, en un sens, *Le Parti pris*, *Les Sapates*, *La Rage* ne sont que des exercices. Exercices de rééducation verbale. Cherchant un titre pour le livre que deviendra peut-être un jour *La Rage*, j'avais un instant envisagé ceux-ci : *Tractions de la langue* ou *La Respiration artificielle*. («Pages bis IV», ŒC 211).

Toutefois, à cause du contexte historique et tout en plaçant l'énonciation poétique au cœur de la problématique, *La Rage de l'expression* est traversée par un regard très attentif sur la situation de l'humanité : même dans «Berges de la Loire» qui se veut le manifeste poétique fondé sur la fidélité aux choses aux dépens de la considération esthétique, Ponge prend le soin de mettre en parallèle «un goût violent des choses, et des progrès de l'esprit» :

> Il s'agit de savoir si l'on veut faire un poème ou rendre compte d'une chose (dans l'espoir que l'esprit y gagne, fasse à son propos quelque pas nouveau).
>
> C'est le second terme de l'alternative que mon goût (un goût violent des choses, et des progrès de l'esprit) sans hésitation me fait choisir. (ŒC 338)

Cette aspiration au progrès se traduit dans le recueil par une forte tendance à expliquer la raison d'être du travail poétique par rapport aux activités politiques : le travail de l'écriture poétique en symbiose avec "le" politique se doit de contribuer à l'évolution de l'humanité. Si la politique a pour vocation d'assurer le progrès social et matériel, la parole poétique, en tant qu'instrument d'approche de la réalité, doit pouvoir inviter le lecteur à mieux appréhender le monde. Ainsi, même s'il est assez peu question de la politique contemporaine directement, il est indéniable que la dimension politique de la littérature

constitue la base essentielle du programme poétique de *La Rage de l'expression* :

> Je commence à percevoir un peu clairement comment se rejoignent en moi les deux éléments premiers de ma personnalité (?) : le poétique et le politique.
>
> Certainement, la rédemption des choses (dans l'esprit de l'homme) ne sera pleinement possible que lorsque la rédemption de l'homme sera un fait accompli. Et il m'est compréhensible maintenant pourquoi je travaille en même temps à préparer l'une et l'autre. («Appendice au "Carnet du bois de pins"», ŒC 406)[15]

Aux yeux de Ponge, la politique présente le grand mérite de traiter les problèmes humains de façon concrète et de leur apporter des réponses précises et réelles. Pour cette raison même, elle est le moyen idéal de penser l'homme sans avoir recours à la transcendance comme le fait la religion face à laquelle la position de Ponge dans *La Rage de l'expression* est sans ambiguïté. La revendication de la solidarité entre «le poétique» et «le politique» y est souvent associée à des allusions moqueuses visant à ridiculiser la religion. Ce point constitue l'originalité du comportement idéologique de Ponge durant l'Occupation : à la différence de la majorité des résistants qui suspendent la querelle concernant la croyance religieuse et l'appartenance politique, afin de sauvegarder l'unité du mouvement, il refuse de faire cause commune avec le christianisme, qu'il accusait de «refus[er] [à l'homme] à jamais toute la confiance» (ŒC 406)[16]. Ce fait est d'autant plus intéressant qu'une allusion aussi explicite à la religion n'a été jusqu'ici pratiquement jamais observée dans l'œuvre pongienne. Ce procédé, certes quelque peu grossier, a pour but de stigmatiser la désuétude de la religion devenue inefficace face aux événements que l'on vit à l'époque. Ainsi dans «Le carnet du bois de pins» par exemple, la référence au siècle des Lumières que Ponge qualifie de «grand siècle» justifie la dénonciation de Dieu et le manifeste de confiance dans le progrès de l'homme :

> Je désire violemment (et patiemment) en débarrasser l'esprit. C'est en ce sens que je me prétends combattant dans les rangs du parti des lumières[17], comme on disait au grand siècle (le XVIIIe). Il s'agit, une fois

de plus, de cueillir le fruit défendu, n'en déplaise aux puissances d'ombre, à Dieu l'ignoble en particulier. (22 juillet 1941, ŒC 411)[18]

«Je suis un suscitateur» (1er mars 1942), explicite encore plus le caractère politique inhérent à l'acte de décrire les choses et accentue les critiques adressées au christianisme, en particulier l'église catholique :

> Ceux qui n'ont pas la parole, c'est à ceux-là que je veux la donner.
> Voilà où ma position politique et ma position esthétique se rejoignent. [...]
> Les humbles : le galet, l'ouvrier, la crevette, le tronc d'arbre, et tout le monde inanimé, tout ce qui ne parle pas.
> On ne fait pas plus chrétien (et moins catholique).
> Le Christ glorifiait les humbles.
> L'église glorifie l'humilité. Attention ! Ce n'est pas la même chose. C'est tout le contraire.
> Le Christ rabaissait les puissants ; L'église encense les puissants.
> «Debout ! les damnés de la terre.»
> Je suis un suscitateur. (NNR-I 187-8)

Durant les années noires, tout écrivain se devait de préciser le rôle que la littérature pouvait jouer dans la crise morale et politique que traversait sa patrie. De nombreuses références à d'autres disciplines, notamment à la science et à la politique attestent sans aucun doute le souci urgent pour Ponge d'apporter sa propre réponse à cette question. Toutefois, c'est en préservant la fidélité aux choses qu'il croit réussir mieux à légitimer son énonciation poétique : décrire les choses, ce n'est point tourner le dos aux urgences de l'époque, mais donner la parole à tous ceux qui en sont privés. La description pongienne aspire à acquérir ainsi une dimension sociale et une autorité morale.

1.3. L'exercice de la parole communicative

Au moment même où Ponge cherche à fonder la légitimité de son écriture, l'occasion lui a été donnée en 1942 d'améliorer, en tant que chroniqueur, les conditions de vie des Roannais. En effet, il est chargé de rédiger de «courts "billets" quotidiens (d'une trentaine de lignes environ) sur l'actualité locale»[19] de Roanne du 11 février au 6

mai pour le compte du *Progrès de Lyon.* Certes cette série d'écrits modestes apparaît de prime abord, sinon comme un travail alimentaire à bâcler, du moins comme «autant de manifestes de la parole aliénée, "occupée", aux choses dérisoires d'une vie de société» telles que «les affiches officielles, la défense passive, les abris, les garages à vélos, le ravitaillement, l'état des routes, [...] etc.»[20] ; de ce point de vue, ces textes, marqués par la fréquence importante du mot «souhait», de l'optatif, et de l'impératif («espérons», «souhaitons»), sont de simples témoignages de la misère matérielle et des appels sans cesse répétés à des conditions meilleures.

Mais, malgré cela, il faut également noter qu'on trouve, dans ces billets, nombre de propositions, suggestions et leçons concrètes aux populations et aux autorités, dont voici deux exemples :

> L'agglomération roannaise s'étend sur une vaste superficie. [...]
> Cette disposition rend particulièrement méritoire l'exercice de certaines professions [=facteurs, livreurs, démarcheurs de tous genres]. [...]
> Cette catégorie de travailleurs [...] mériterait aussi sans doute quelques faveurs supplémentaires en matière de ravitaillement [...].
> Nous posons publiquement la question, et nous demandons qu'on y songe : ce serait vraiment justice. (17 mars 1942, NNR–I 159–60)

> Dans notre ville, elles [=horloges publiques] sont peu nombreuses. [...] Plus une seule la nuit, puisqu'aucune n'est lumineuse.
> Ne pourrait–on, au moyen d'un simple quinquet habilement placé près de leur cadran, éclairer une ou deux de nos horloges, en commençant par celle de la gare ?[21] (6 avril 1942, NNR–I 172)

Le discours, focalisé résolument sur la réalité quotidienne, s'inspire de la volonté de la modifier dans un sens positif, et il arrive parfois que la proposition du chroniqueur obtienne un résultat immédiat :

> Nous avions demandé il y a quelques jours qu'on sorte les bancs de bois aux Promenades. Satisfaction nous a été donnée vendredi. Déjà, la veille, le public avait pris l'initiative de sortir lui–même quelques–uns de ces sièges. Tout est donc maintenant pour le mieux. (30 mars 1942, NNR–I 167)

Même si les propositions du chroniqueur restent souvent sans consé-

quences visibles, celui-ci peut néanmoins encourager le public en lui adressant la parole[22] et contribuer ainsi à la gestion de la cité.

Quelques mois avant le début de la parution des «Billets "hors sac"», Ponge avait souligné la nécessité de considérer à sa juste valeur la force pragmatique du langage : «Il faut remettre les choses à leur place. Le langage en particulier à la sienne — (obtention de certains résultats pratiques : passez-moi du sel etc.)» («Pages bis I», 26-27 août 1941, ŒC 209). De ce point de vue, la chronique constitue un véritable lieu d'expérience pour l'exercice de la parole. Si malgré la situation particulièrement difficile, un certain bonheur de l'écriture se dégage de ces textes sans prétention littéraire, c'est que les conditions d'émission d'une parole efficace, écoutée par les lecteurs et solidaire avec eux, y sont réunies.

2. L'homme et la chose

L'expérience de militant syndical, la reconnaissance de la dimension pragmatique du langage et la volonté de changer les choses en «outil moral» (ŒC 424) ne restent pas sans écho dans les poèmes en prose postérieurs au *Parti pris des choses*. À partir de 1939, année où Ponge se sent prendre «un tournant» (C-I 230), on constate en effet une évolution significative au niveau thématique : celle-ci consiste notamment à évoquer l'homme dans son rapport avec les choses au lieu de le traiter comme un objet parmi d'autres. Pour bien mesurer la signification du changement, il convient d'abord d'établir, concernant *Le Parti pris des choses*, un rapide aperçu sur le rapport entre la chose et l'homme.

2.1. L'homme dans *Le Parti pris des choses*

Comme le laissent penser son titre définitif, mais aussi le titre provisoire qui a failli être retenu «L'Approbation de la nature» (PM 186), le recueil se caractérise par une faible attention accordée à l'existence de l'homme tant dans le choix des sujets que dans leur traitement. Parmi les trente-deux poèmes choisis pour ce livre, vingt-et-un sont consacrés à la nature : phénomène atmosphérique, végétal, minéral, animal[23]; ce constat s'applique également aux autres poèmes en prose, qui ont été rédigés de 1924 à 1938 et qui sont

rassemblés en 1961 dans *Pièces*[24].

Onze poèmes du *Parti pris des choses*, évoquant directement l'homme dans le titre ou parlant des objets intimement liés à la vie quotidienne, se refèrent à l'homme, et c'est souvent dans cette catégorie de poèmes que la signification humaine est occultée plus qu'ailleurs. En effet, les choses y sont, comme le remarque judicieusement Sartre, «déshabillé [es] de leurs significations pratiques»[25] et de leurs connotations socioculturelles, à tel point que José Carner voit dans l'être pongien seulement «la simple apparence d'un mécanisme»[26]. Examinons ces remarques dans des exemples concrets.

Certains poèmes tendent à minimiser considérablement la présence de l'homme tout en décrivant les choses liées à sa vie quotidienne. Si dans «Le cageot» (1932–1934) ou «Le pain» (1927–1937), l'utilité de la chose est signalée, l'existence de l'homme qui en profite reste presque invisible. «La cigarette» (1937–1939) fournit un des exemples les plus remarquables concernant l'absence de l'homme dans l'usage de la chose, puisque le texte tout en décrivant la fumée, la forme de la cigarette sur le point d'être dévorée par le feu, ne mentionne jamais celui ou celle qui la fume, ni les effets qu'elle produit sur son corps (ŒC 19). «Les trois boutiques» (1933–1936), malgré le titre qui situe le texte dans le milieu urbain, ne parle finalement que des marchandises : pierres précieuses, morceaux de viande, charbons et bûches (ŒC 41).

D'autres textes se caractérisent par la chosification constante de l'homme. Dans «R.C. Seine n°», l'homme se voit réduit «au bruit des souliers hissés par la fatigue d'une marche à l'autre» ou au «grain[s] de café de l'engrenage broyeur» (ŒC 34), tandis que les objets autour des employés s'animent énergiquement[27]. Quant au «Restaurant Lemeunier rue de la Chaussée–d'Antin», les gestes des clients et du personnel y sont décrits d'une manière si sarcastique et caricaturale que les hommes sont finalement ramenés «au rang d'automates»[28].

Même lorsque l'être humain devient le thème principal, comme c'est le cas du «Gymnaste» (1931–1932) et de «La jeune mère» (février 1935), force est de constater que les personnages subissent une dé–personnification constante. Le gymnaste est comparé par exemple

successivement à un animal et à un insecte :

> Plus rose que nature et moins adroit qu'un singe il bondit aux agrès saisi d'un zèle pur. Puis du chef de son corps pris dans la corde à noeuds il interroge l'air comme un ver de sa motte. (ŒC 33)

Dans la citation, «un zèle pur» ne fait que souligner le vide accablant de la conscience et de l'intelligence chez le sportif. Quant à «La jeune mère», la description souligne surtout la fatigue du corps maternel en procédant à l'énumération des changements que subit chacune de ses parties : visage, yeux, bras et mains, jambes, genoux, ventre, bas-ventre, tout en se gardant de mentionner ouvertement la joie qu'éprouve la jeune mère. Ceci a pour résultat de mettre en avant l'aspect purement physique de l'accouchement et de renvoyer au second plan la vie affective (ŒC 33-34).

2.2. L'homme avec la chose

La mise en scène de l'homme va connaître pourtant une modification significative à la fin des années 30. Dès lors, le texte se tourne vers les hommes vivant entourés de multiples choses. L'inventaire des sujets retenus confirme cette nouvelle tendance, qui d'ailleurs persistera même dans la production de l'après-guerre[29].

En ce qui concerne les années 1939-1944, parmi les quatorze poèmes achevés pendant cette période et réunis aujourd'hui dans *Pièces*, on trouve des titres tels que «L'édredon» (1939), «L'appareil du téléphone» (1939), «La pompe lyrique» (1939), «Les poêles» (1939), «L'anthracite» (1941), «La pomme de terre» (1941), «La gare» (1942), «Le radiateur parabolique» (1942)[30], «La lessiveuse» (1943) et «Le vin» (1943-1946). À ceci il faut ajouter *Le Savon* qui était sur la table de travail de Ponge depuis 1942, et «Le carnet du bois de pins» où il était question de re-motiver le lien entre la nature et la spiritualité de l'homme. Mais le plus intéressant à noter à propos des textes cités, c'est que leur schéma narratif se modifie considérablement dans la mesure où la présence de l'homme en tant qu'usager des choses est mise en relief dans la description et la définition des choses. Elle reste certes discrète ; l'homme n'est plus

montré comme une chose ou un automate, mais représenté dans et par l'usage de la chose :

> Les Américains ont trouvé un moyen de la [= la force expansive des plumes] brimer, en cloisonnant par des piqûres leur enveloppe de soie. Ainsi *l'homme couché là-dessous* peut-il regarder au-delà de son nez, — ce qui *lui semble commode*. (« L'édredon », ŒC 725, c'est nous qui soulignons)

> Les charbons sont *nos minéraux domestiques*. (« L'anthracite ou le charbon par excellence », ŒC 732, c'est nous qui soulignons)

> [La gare est l'endroit] où chacun ne se rend qu'en des occasions précises, qui engagent *tout l'homme*, et même le plus souvent *l'homme avec sa famille, ses hardes, ses bêtes, ses lares et tout son saint-frusquin*. (« La gare », ŒC 736, c'est nous qui soulignons)

> Le savon fut *préparé par l'homme à l'usage de son corps* [...]. (3 juin 1943, S 24, c'est nous qui soulignons)

L'homme dont l'existence se maintient grâce aux choses exprime parfois son affection à leur égard et célèbre leurs bienfaits. Certains poèmes descriptifs de l'époque prennent ainsi une tonalité qui, tout en gardant l'humour, les rapproche parfois de l'ode :

> [...] comment, à ces tours modestes de chaleur [= les poêles], témoigner bien notre reconnaissance ?
> Nous qui les adorons à l'égal des troncs d'arbres, radiateurs en été d'ombre et fraîcheur humides, nous ne pouvons pourtant pas les embrasser. (« Les poêles », ŒC 728)

> Peler une pomme de terre bouillie de bonne qualité est un plaisir de choix. (« La pomme de terre », ŒC 733)

> Qui n'a vécu un hiver au moins dans la familiarité d'une lessiveuse ignore tout d'un certain ordre de qualités et d'émotions fort touchantes [...]. (« La lessiveuse », ŒC 737-738)

L'inscription de la vie humaine se réalise également par le recours au schéma descriptif inspiré par l'usage concret des choses dans la vie humaine. Par ce schéma, le texte explique, étape par étape et

mêlant souvent de l'humour et de l'ironie, le fonctionnement de l'appareil du téléphone, la cuisson à l'eau des pommes de terre, l'importance que représente la lessiveuse pour les ménagères pour accomplir les tâches quotidiennes. Le schéma "mode d'emploi" a donc le mérite de mettre en relief la place qu'occupent ces choses dans la vie ordinaire de l'homme[31].

Dans cette perspective, «La lessiveuse» offrirait la facture la plus fidèle au "mode d'emploi" par la litanie du «il faut» (cf. ŒC 738), qui indique l'ordre des démarches à suivre pour l'utilisation de l'appareil. «La pomme de terre» garde par contre la tendance dominante du *Parti pris des choses*, dans la mesure où l'hommage à la nature constitue le thème principal : l'intervention de l'homme, la cuisson ainsi que le pelage des pommes de terre donnent la sensation de l'accomplissement de «quelque chose de juste, dès longtemps prévu et souhaité par la nature». Mais, en même temps, l'adjectif affectif «réjouissante», les adjectifs d'évaluation tels que «appétissant», «doux» ou alors la locution «une impression de satisfaction indicible» (ŒC 733–734) suggèrent que derrière la description de l'épluchage se trouve bel et bien la relation presque sensuelle avec l'homme. Le texte se distingue ainsi nettement des poèmes sur la nourriture réunis dans le recueil de 1942, dont la caractéristique commune consistait à éliminer délibérément du champ de description le rapport affectif entre la chose et le corps humain.

Concernant la différence dans l'approche de l'homme selon l'époque, «L'appareil du téléphone» présente une tentative intéressante[32]. Le poème comporte deux fragments qui emploient un vocabulaire similaire pour décrire le même objet et la même situation. Voici le premier fragment :

> D'un socle portatif à semelle de feutre selon cinq mètres de fils de trois sortes qui s'entortillent sans nuire au son, une crustace se décroche, qui gaîement bourdonne... tandis qu'entre les seins de quelque sirène sous roche, une cerise de métal vibre...
>
> Toute grotte, subit l'invasion d'un rire, ses accès argentins, impérieux et mornes, qui comporte cet appareil. (ŒC 726)

Pour évoquer la même vibration de la sonnerie, le deuxième frag-

ment utilise un vocabulaire souvent similaire comparant l'appareil à un animal maritime, mais avec plus de détails :

> Lorsqu'un petit rocher, lourd et noir, portant son homard en anicroche, s'établit dans une maison, celle-ci doit subir l'invasion d'un rire aux accès argentins, impérieux et mornes. Sans doute est-ce celui de la mignonne sirène dont les deux seins sont en même temps apparus dans un coin sombre du corridor, et qui produit son appel par la vibration entre les deux d'une petite cerise de nickel, y pendante. (ŒC 726-7)

À cette précision s'ajoutent l'adresse directe au «vous»-lecteur et le renforcement de la présence humaine, ce qui constitue, entre les deux fragments, non seulement la différence dans la quantité d'informations, mais aussi dans la perspective selon laquelle la description se développe :

> Aussitôt, le homard frémit sur son socle. Il faut qu'on le décroche : il a quelque chose à dire, ou veut être rassuré par votre voix.
>
> D'autres fois, la provocation vient de vous-même. Quand vous y tente le contraste sensuellement agréable entre la légèreté du combiné et la lourdeur du socle. Quel charme alors d'entendre, aussitôt la crustace détachée, le bourdonnement gai qui vous annonce prêtes au quelconque caprice de votre oreille les innombrables nervures électriques de toutes les villes du monde !
>
> Il faut agir le cadran mobile, puis attendre, après avoir pris acte de la sonnerie impérieuse qui perfore votre patient, le fameux déclic qui vous délivre sa plainte, transformée aussitôt en cordiales ou cérémonieuses politesses... (ŒC 727)

La personnification de l'appareil souligne le caractère non seulement fonctionnel, mais aussi la complicité entre l'objet et l'usager, l'affection du dernier à l'égard du premier. De même, l'homme n'est pas dé-personnifié, mais doté de sens qui lui permettent de savourer «sensuellement» l'utilisation de l'appareil et de jouer avec celui-ci. Ce point mérite d'être souligné d'autant plus que dans les mouvements de la genèse, le premier fragment formant le court texte poétique est le résultat de la recherche et que le second, longue prose, n'est qu'une étape préparatoire : le Ponge du *Parti pris des choses* aurait pu supprimer tout simplement le second fragment pour passer

sous silence l'existence de l'homme ainsi que l'aspect pratique de l'appareil. À ce titre, «L'appareil du téléphone» cristallise en quelque sorte une évolution de "la poétique du parti pris sans l'homme" des choses vers "la poétique des objets dans leur rapport avec l'homme".

Le schéma "mode d'emploi" fait donc coup double pour le projet littéraire de Ponge : celui-ci prend la défense de la juste valeur que détiennent les choses dans la vie quotidienne, et permet de mettre en évidence l'interdépendance entre l'objet et l'homme. Si c'est par l'homme que la chose devient objet en acquérant une fonction pratique, c'est cependant à travers l'objet que celui-là s'inscrit dans le monde. À peu près au même moment, Merleau-Ponty, tout en menant ses travaux dans une perspective phénoménologique, aboutit à un constat identique. Concernant les premier et deuxième aspects de cette interdépendance, il note comme suit :

> [...] l'objet ne se détermine que comme un être identifiable à travers une série ouverte d'expériences possibles et n'existe que pour un sujet qui opère cette identification.[33)]

> Après tout, nous ne saisissons l'unité de notre corps que dans celle de la chose et c'est à partir des choses que nos mains, nos yeux, tous nos organes des sens nous apparaissent comme autant d'instruments substituables. Le corps par lui-même, le corps en repos n'est qu'une chose obscure, nous le percevons comme un être précis et identifiable lorsqu'il se meut vers une chose, en tant qu'il se projette intentionnellement vers le dehors [...].[34)]

Souligner ainsi l'existence de l'homme qui vit entouré des objets familiers qu'il emploie chaque jour, c'est, pour Ponge, superposer à son point de vue celui de ses contemporains[35)].

Derrière la description des choses, il faudrait donc saisir aussi la stratégie pragmatique de Ponge : la portée de ces poèmes de la fin des années 30 et du début des années 40 ne doit pas se limiter à «faire allusion aux restrictions idéologiques ou matérielles de l'époque»[36)] ; au-delà du constat d'une réalité difficile, ils délivrent un message de solidarité et d'encouragement. Les poèmes en prose examinés ci-dessus se veulent donc autant une célébration des objets ordinaires qu'un témoignage de sympathie, au sens étymologique du

terme, témoignage adressé par le poète à l'égard des lecteurs de son temps.

2.3. La chose et la patrie

À force d'utiliser les choses pour témoigner de la sympathie et adresser un encouragement aux lecteurs potentiels, le texte pongien aboutit parfois à une sorte de langage codé pour faire passer un message patriotique. C'est notamment le cas de «La lessiveuse» dont la fin est une manifestation de sa foi en le redressement de la patrie :

> Certes le linge, lorsque le reçut la lessiveuse, avait été déjà grossièrement décrassé. Elle n'eut pas contact avec les immondices eux-mêmes, par exemple avec la morve séchée en crasseux pendentifs dans les mouchoirs.
>
> Il n'en resta pas moins qu'elle éprouve une idée ou un sentiment de saleté diffuse des choses à l'intérieur d'elle-même, dont à force d'émotion, de bouillonnements et d'efforts, elle parvint à avoir raison — à séparer des tissus : si bien que ceux-ci, rincés sous une catastrophe d'eau fraîche, vont paraître d'une blancheur extrême...
>
> Et voici qu'en effet le miracle s'est produit :
>
> Mille drapeaux blancs sont déployés tout à coup — qui attestent non d'une capitulation, mais d'une victoire — et ne sont peut-être pas seulement le signe de la propreté corporelle des habitants de l'endroit. (ŒC 740)

De manière analogue, même la nature se voit dotée de connotations liées à la situation de l'époque. Ainsi certains textes expriment, à travers la description de la nature, l'espoir de la victoire, la perpétuité des valeurs françaises. Dans «Le platane» (1942), par exemple, l'arbre incarne un réseau de significations à décrypter telles que la persévérance dans la Résistance («la trémulation virile de tes [= du platane] feuilles en haute lutte au ciel»), le sens des devoirs et des responsabilités («Tranquille à ton devoir tu ne t'en émeus point»). Parmi ces significations, c'est la persistance de la patrie que le poème souligne le plus énergiquement par le sous-titre ajouté lors de la première publication[37] ainsi que par l'unité du thème entre l'incipit et la clausule :

> Tu borderas toujours notre avenue française [...].
>
> Tu [...] en [= des pompons] émets assez pour qu'un seul succédant vaille au

fier Languedoc. / À perpétuité l'ombrage du platane. (ŒC 729)

Dans ces lieux stratégiques du poème, le tutoiement au platane instaure entre le «nous»–hommes et le «tu»–objet une solidarité tant affective que spirituelle, et contribue ainsi à célébrer le sentiment patriotique[38].

Ponge note en effet la réflexion suivante sur la «responsabilité civile» de l'écrivain en 1943:

> 1° Je suis (absurdement peut-être) tourmenté par un sentiment de «responsabilité civile»;
> 2° Je n'admets qu'on propose à l'homme que [*sic*] des objets de jouissance, d'exaltation, de réveil [...].
>
> En conséquence: pas d'étalage du trouble de l'âme (à bas les pensées de Pascal). Pas d'étalage de pessimisme, sinon dans de telles conditions d'ordre et de beauté que l'homme y trouve des raisons de s'exalter, de se féliciter. («Pages bis II», printemps 1943, ŒC 210)[39]

«Jouissance», «exaltation», «réveil», ces mots soutiennent implicitement l'idée que le texte doit être capable de produire des effets qui frappent les esprits et agissent sur les lecteurs. Ils suggèrent, en effet, la fonction sociale du poème qui, en tant que moyen d'action sur la réalité, déploie sa force au-delà de la clôture textuelle. Cette note témoigne donc d'une évolution capitale concernant non seulement la pensée de Ponge sur la fonction sociale de la littérature, mais aussi son idée sur l'essence même de la poésie, d'autant plus que dans sa jeunesse, cette clôture textuelle fondée sur les rapports complexes entre chacun des mots employés était le synonyme même de la poésie[40].

L'étude menée jusqu'ici montre qu'en dépit de l'image collée à Ponge de "poète des choses", le traitement des choses a évolué considérablement dans le choix et la manière de les présenter. Si, dans un premier temps, les choses attirent l'attention du poète par une altérité autonome face à la psychologie humaine fragilisée par la soudaine disparition de l'instance paternelle, il s'intéresse, après *Le Parti pris des choses*, à faire ressortir discrètement les valeurs qui les lient à la vie de l'homme d'un point de vue pratique et moral.

3. L'homme, de nouveau

3.1. La confrontation avec Camus

Au moment même où Ponge entend justifier son énonciation poétique par l'efficacité pragmatique, il fait connaissance d'Albert Camus par le biais du réseau des Résistants de la zone libre et découvre son essai philosophique *Le Mythe de Sisyphe*. La lettre du 27 août 1941, destinée à Pascal Pia nous apprend que c'est au cours de l'été que le poète a lu pour la première fois l'essai, resté encore à l'état de manuscrit. Selon cette même lettre, la lecture captive immédiatement son attention, car les questions que le livre pose correspondent tout à fait à celles qui le hantent depuis longtemps :

> [...] Voilà la sept ou huitième nuit que je passe avec l'absurde, dont je ne puis me résoudre à me séparer [...].
>
> Au point où j'en étais avec «ma pensée» (s'il est permis de s'exprimer ainsi) ce livre tombe à pic [...]. Une pareille aubaine ne se retrouvera peut-être plus pour moi. [...]
>
> Par exemple, jusqu'à présent je m'étais toujours instinctivement refusé à mettre le nez dans Kierkegaard, Husserl [...] malgré les invites de Groeth en particulier.
>
> J'ai bien fait, puisque la thèse de Camus, qui les dépasse, me renseigne très suffisamment sur eux. Je m'aperçois que je les avais réinventés pour mon propre compte [...]. Des citations qu'en fait Camus j'ai senti plusieurs coups au cœur. [...]
>
> Don Juanisme, problème de la création artistique, tout ça aussi me touche à vif [...].[41)]

La lecture passionnée mais critique du *Mythe de Sisyphe* engendre aussitôt les «Réflexions en lisant "L'essai sur l'absurde"» (26–27 août 1941) qui forment la première partie des «Pages bis»[42)]. Nées ainsi de la rencontre enthousiaste de la pensée camusienne en 1941, elles rassemblent des réflexions datant de différents moments allant jusqu'au mois de mars 1944 et finissent par démontrer que, concernant le sujet fondamental qu'est le destin de l'homme dans le monde, le fossé qui sépare les deux écrivains reste malgré tout infranchissable.

L'essai de Camus s'appuie sur une vision du monde résolument froide et rationaliste. Comme chacun le sait, pour l'auteur de *L'Étranger*, l'appétit de rationalité totale ne fait que rendre évidente la

contingence de la réalité, à quoi s'ajoute l'horizon définitif de la mort qui inclut la condition humaine dans une absurdité encore plus fondamentale[43]. Cette thèse aurait pu certes attirer le jeune Ponge des années 20, qui avait exprimé dans «Proême» (vers 1924) et «À chat perché» (1929–1930) une vision du monde assez proche de celle d'un Meursault[44].

Mais, à l'époque des «Pages bis», la non signification du monde n'est plus nécessairement considérée comme tragique, comme le souligne par exemple la citation suivante:

> Je remplace le mystère métaphysique par le mystère métalogique. («Première et seconde méditations nocturnes», 27–28 mars 1941, NNR–II 11)[45]

> Il n'est pas tragique pour moi de ne pas pouvoir expliquer (comprendre) le Monde. («Pages bis VII», 1er février 1943, ŒC 216)

En effet, la vision du monde de Ponge, toujours mise en rapport avec la poétique, s'avère bien plus pragmatique que celle de Camus, et cette tendance se voit accentuée depuis mai 1942 par la parution du *Parti pris des choses*, comme l'atteste la deuxième citation. L'essentiel pour l'humanité est, selon le poète, non pas de comprendre le monde, mais «de vivre, de continuer à vivre et de vivre heureux». Certes, la raison humaine n'obtiendrait pas sans doute de bonheur absolu sans l'explication de la finalité du monde. Mais malgré ceci, il lui reste toujours des possibilités de «s'appliquer à son bonheur relatif» (ŒC 217), tandis que toute tentative d'expliquer à tout prix le monde dans sa totalité n'aboutit qu'à «décourager l'homme, à l'incliner à la résignation» (ŒC 216). C'est pourquoi Ponge «condamne à priori toute métaphysique», y compris «le souci ontologique» et «le sentiment religieux»[46]. Sur ce point, il est important de noter aussi que ce refus catégorique de la métaphysique, exprimé souvent par le néologisme et le jeu de mot ironique est intimement lié à l'esthétique pongienne privilégiant la forme brève et concise au détriment de tout système:

> Si je préfère La Fontaine — la moindre fable — à Schopenhauer ou Hegel, je sais pourquoi.

Ça me paraît : 1° moins fatigant, plus plaisant ; 2° plus propre, moins dégoûtant ; 3° pas inférieur intellectuellement et supérieur esthétiquement» [...].

... Le chic serait donc de ne faire que de «petits écrits» ou «Sapates», mais tels qu'ils tiennent, satisfassent et en même temps reposent, lavent, après lecture des grrrands métaphysicoliciens». («Pages bis V», 1943, ŒC 214)

[...] la philosophie me paraît ressortir à la littérature comme l'un des genres... Et que j'en préfère d'autres. Moins volumineux. Moins tomineux. Moins volumenplusieurstomineux... («Pages bis VI», 1943, ŒC 215)

Ponge pose ainsi le rejet de la spéculation métaphysique comme l'une des premières conditions nécessaires à la recherche du bonheur relatif, et, à la place de celle-ci, il souligne l'importance du social et de la solidarité :

L'*une* des conditions [pour vivre heureux] est de se débarrasser du souci ontologique (une autre de se concevoir comme animal social, et de réaliser son bonheur et son ordre social). («Pages bis VII», ŒC 216)

Fraternité et bonheur (ou plutôt joie virile) : voilà le seul ciel où j'aspire. Ici-haut. («Pages bis III», 1943, ŒC 211)

Le dernier mot de la deuxième citation «Ici-haut» éclaire l'ambition et le pragmatisme de Ponge, car «Ici-haut» n'est jamais le paradis perdu qu'il faut retrouver, mais l'ensemble des résultats relatifs mais concrets accomplis par les efforts humains dans la réalité sociale et matérielle, et où vient s'imposer la figure d'un Sisyphe heureux des efforts qu'il a accomplis :

Certes, il [= Sisyphe] n'arrivera pas à *caler* son rocher au haut de sa course, il n'atteindra pas l'absolu (inaccessible par définition) mais il parviendra dans les diverses sciences à des résultats positifs, et en particulier dans la science politique (organisation du monde humain, de la société humaine, maîtrise de l'histoire humaine, et de l'antinomie individu-société). («Pages bis I», 26-27 août 1941, ŒC 208)

Dans cet éloge du rôle de la science et de la politique, on retrouve l'articulation que Ponge tentait d'imposer entre la littérature et le politique pour fonder sa stratégie littéraire dans *La Rage de l'ex-*

pression. Encore une fois, on constate que, pour lui, la participation au politique, que ce soit par l'écriture ou par l'activité militante, constitue un moyen de témoigner de sa foi en la capacité de l'humanité à se frayer un chemin vers «Ici-haut»: «[...] l'homme sera mentalement changé du fait que sa condition sociale le sera. Mettons seulement, si vous le voulez, son état psychique» («Pages bis «III», ŒC 211).

3.2. La littérature, le politique et la métaphysique

Dans «Pages bis», le poète accuse donc la métaphysique d'entraver toute initiative de l'homme par la rationalité poussée à l'extrême. En effet, de même que la religion critiquée sévèrement dans «Le carnet du bois de pins» et «La Mounine», la métaphysique sert, aux yeux de Ponge, à abaisser la valeur et la capacité de l'humanité:

> [...] ceux qui forcent la créature à baisser la tête ne méritent de cette créature au moins que le mépris. Si faible soit-elle. Et d'autant plus qu'elle est faible. («Page bis III», ŒC 210)

Contre ces oppressions, la littérature au même titre que le politique se doit d'effectuer un travail de «suscitation», de «surrection», de «résurrection» ou d'«insurrection»:

> 1° Il faut parler; 2° il faut inciter les meilleurs à parler; 3° il faut susciter l'homme, l'inciter à être; 4° il faut inciter la société humaine à être de telle sorte que chaque homme soit. («Pages bis IV», 14 mars 1944, ŒC 211)

Ce travail de «suscitation» est programmé bien sûr non seulement face à l'ontologie camusienne, mais également, en raison du contexte historique, face à l'occupation nazi contre laquelle *la parole* fournit l'arme la plus efficace, et il consiste, dans le cas du poème en prose, à encourager l'homme et surtout à lui témoigner de la sympathie. Toutefois, compte tenu de l'intérêt grandissant de la question de l'homme sous l'Occupation, l'équilibre que tente de maintenir le schéma narratif "mode d'emploi" entre l'hymne des choses et la représentation de l'homme contemporain s'avère maintenant insuffisant aux yeux de Ponge:

> Après une certaine crise que j'ai traversée, il me fallait [...] retrouver la parole, fonder mon dictionnaire. J'ai choisi alors le parti pris des choses.
> Mais je ne vais pas en rester là. Il y a autre chose, bien sûr, plus important à dire [...].
> J'ai commencé, à travers le Parti pris lui-même, puis par la Lessiveuse, le Savon, enfin l'Homme. La lessiveuse, le savon, à vrai dire, ne sont encore que de la haute école : c'est l'Homme qui est le but [...]. (*ibid.*)

En effet, la sauvegarde de la confiance en les capacités pratiques de l'homme face aux horreurs et misères de la guerre s'impose comme un problème si urgent qu'en 1944 notre poète se décide à y consacrer une œuvre entière[47] :

> On peut malgré tout, parce qu'on y tient vraiment (et comment homme vivant, n'y tiendrait-on pas ?) tenter d'exprimer [...] sa propre volonté de vivre par exemple, de vivre tout entier, avec les sentiments nobles et purs de bon petit garçon ardent qui existent en vous. Et qui contiennent toute la morale, tout l'humanisme, tout le principe d'une société parfaite.
> Voilà ce que je vais tenter avec l'Homme. (ŒC 212-213)

3.3. Le portrait de l'homme

Dans «Notes premières de l'homme» entièrement et exclusivement consacrées à l'homme, Ponge se fixe délibérément le but de rendre à l'homme la confiance en lui-même qu'il avait perdue :

> Il faut remettre l'homme à sa place dans la nature : elle est assez honorable. Il faut replacer l'homme à son rang dans la nature : il est assez haut. («Notes premières de l'homme», ŒC 225)

Pour cela, il se propose de présenter une image de l'homme aussi fidèle que possible, puisqu'il pense qu'il existe un lien de cause à effet entre l'ignorance de soi-même et la vision pessimiste de soi-même : «L'homme est un dieu qui se méconnaît» (ŒC 224). Le paradoxe pourtant, c'est que malgré cette ignorance ou plutôt à cause de cette ignorance même, l'homme est devenu un topos sans cesse traité par toutes les disciplines en particulier la philosophie et la littérature ; c'est «un sujet qui a été fouillé jusque dans ses recoins» (ŒC 226). C'est sans doute à cause de ceci que Ponge hésitait encore en 1943 à choisir l'homme comme thème principal de son œuvre descriptive :

> [...] j'ai envie d'expliquer pourquoi *l'homme* est en réalité le contraire de mon sujet.
>
> En gros voici : si j'ai un dessein caché, second, ce n'est évidemment pas de décrire la coccinelle ou le poireau ou l'édredon. Mais c'est surtout de ne pas décrire l'homme.
>
> Parce que :
>
> 1° *l'on* nous en rebat un peu trop les oreilles ;
>
> 2° etc. (la même chose à l'infini). («Pages bis IX», 1943, ŒC 221)

Pour résoudre cette aporie — l'homme s'ignore tout en provoquant une énorme profusion de discours sur lui-même — Ponge tente, tout en tenant compte de l'impressionnante complexité de l'homme, d'«en dresser enfin une statue solide : sobre et simple» (ŒC 226) :

> L'homme a fait — à plusieurs titres — le sujet de millions de bibliothèques.
>
> Pour la même raison que personne n'a jamais parlé du caillou, personne qui n'ait parlé de l'homme. On a parlé de rien, sinon de lui.
>
> Pourtant l'on n'a jamais tenté [...] en littérature un sobre portrait de l'homme. Simple et complet. Voilà ce qui me tente. Il faudra dire tout en un petit volume... Allons ! À nous deux ! (ŒC 227)

Sur ce point, la situation historique de Ponge et sa stratégie littéraire pourraient être comparables à celles des moralistes du XVIIe siècle qui, afin de gérer la quantité écrasante des discours sur l'homme provenant de l'Antiquité et de la Renaissance, se veulent l'«homme d'une morale qui est d'abord et essentiellement descriptive»[48] ; c'est sans doute en raison de cette attitude similaire que le poète considère sa tentative comme un «nouveau classicisme» (ŒC 229). Toutefois, ce choix formel comparable ne doit pas cacher la différence fondamentale qui distingue l'entreprise pongienne de celle des moralistes de l'époque classique. La stratégie pongienne réside avant tout dans la défense et l'illustration de la faculté chez l'homme de «vivre dans le relatif, dans l'absurde» (ŒC 228) ou «entre deux infinis» (ŒC 229), et s'oppose ainsi à la tendance dominante des écrivains classiques qui insistent sur la misère de l'homme aux dépens de ses possibilités, ou sur son amour propre aux dépens de sa vertu[49].

Malgré cette méthode, il reste toujours à Ponge de résoudre la difficulté du «recul à prendre», de «l'accommodation du regard», et de «la mise au point» (ŒC 227). En effet, l'homme se présente à ses yeux comme un objet de description trop proche, et par là, il risque d'être exposé «à toutes les projections, à toutes les déformations»:

> Il [= l'homme] vous attire (il attire l'auteur, la parole, le porte-plume) comme un aimant. Il vous recolle à lui, il vous aborde comme un corps tend toujours à absorber son ombre. L'ombre d'ailleurs ne parvient jamais à se détacher du corps, ni à donner de lui une représentation qui ne le déforme aucunement... (ŒC 226)

Pour contourner cette difficulté inhérente au portrait, le poète part d'abord de la description physique de l'homme ; toutefois le résultat s'avère fade, dépourvu d'humour, de remarques pénétrantes:

> *Du visage.* Qu'est-ce que le visage de l'homme ou des animaux ? C'est la partie antérieure de la tête. Où sont réunis les organes de sens principaux, avec l'orifice buccal. C'est là que se lisent les sentiments. De là que s'extériorisent la plupart des expressions. (ŒC 223)

En revanche, à force de chercher à saisir l'essence de l'homme, le portrait dressé finit par paraître, malgré la perspicacité des commentaires, trop simple ou abstraite:

> La notion de l'homme est proche de la notion d'équilibre.
> Une sorte de ludion. (ŒC 227)

> Une certaine vibration de la nature s'appelle l'homme. (ŒC 228)

> Une des décisions de la nature, ou des résultats (une des coagulations fréquentes) de la nature est l'homme. Une de ses réalisations (la nature s'y réalise). (*ibid.*)

Ponge s'avisera aussitôt de cette abstraction excessive qui compromet gravement son goût du concret, goût qu'illustrent tant de poèmes en prose. C'est en effet la faiblesse majeure des «Notes premières de l'homme», à laquelle Paulhan ne restera pas non plus insensible : «Tout ce que tu dis de l'homme, j'en suis enchanté. [...] / enchanté,

ça ne veut pas dire que je sois de ton avis, ni que je ne te trouve pas étonnamment simpliste» (début août 1944, C–I 322).

*

La tentative par Ponge de proposer un portrait de l'homme à ses lecteurs contemporains finit ainsi par un échec évident sur le plan littéraire. Mais il faut reconnaître aussi que cet essai est le fruit de la conception que Ponge se fait de l'acte poétique à travers plusieurs activités sociales et les genres abordés : le poème doit, pour répondre à la «responsabilité civile» (ŒC 210) de l'auteur, encourager ses lecteurs à résister au pessimisme ainsi qu'aux difficultés de l'époque, et les accompagner dans leurs luttes quotidiennes. Ici aussi la découverte de la dimension pragmatique du langage joue un rôle primordial ; c'est elle qui permet au "parti pris des choses" de s'ouvrir au social et à l'Histoire tout en continuant de s'attacher à des choses souvent dérisoires.

NOTES

*) Par commodité, nous utilisons les abréviations suivantes, mises entre parenthèses et suivies de la page de référence :

C–I : *Corrrespondance 1923–1968* [avec Jean PAULHAN], Paris : Gallimard, 2 vol., 1988, tome I.

EPS : *Entretiens de Francis Ponge avec Philippe Sollers*, Paris : Gallimard / Éd. du Seuil, 1970.

NNR–I : *Nouveau nouveau recueil I*, Paris : Gallimard, 1992.

NNR–II : *Nouveau nouveau recueil II*, Paris : Gallimard, 1992.

NR : *Nouveau recueil*, Paris : Gallimard, 1967.

ŒC : *Œuvres complètes*, tome I. Édition établie sous la direction de Bernard BEUGNOT, Paris : Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 1999.

PE : *Pratiques d'écriture ou l'inachèvement perpétuel*, Paris : Hermann, coll. «L'esprit et la main», 1984.

S : *Le Savon*, Paris : Gallimard, 1967.

1) Jean THIBAUDEAU, *Ponge*, Paris : Gallimard, coll. «La Bibliothèque idéale», 1967, p. 29.

2) «Note prise à la Bibliothèque de Sainte–Geneviève», *ibid.* On y trouvera

l'ensemble de la note prise en 1917.

3) *Idem*. Dans un des entretiens avec Philippe Sollers, Ponge n'oublie pas de mettre en relief le «sentiment de révolte» qu'il ressentait à l'époque «vis-à-vis de la société» (EPS 57). Ce profond dégoût allant jusqu'au «sentiment de révolte» suffirait sans doute à expliquer l'enthousiasme qu'a inspiré la Révolution d'Octobre au jeune homme qui, soixante ans plus tard, la considérera encore, comme un «événement [...] plus important que la guerre de 1914 elle-même» (EPS 55). Son adhésion au Parti socialiste en 1919 confirme son désir de se joindre au mouvement de l'Histoire et de participer lui-même à l'amélioration progressive, sinon à la transformation radicale, de l'état des choses de l'entre-deux-guerres.

4) Le texte a été publié pour la première fois dans *Le Mouton blanc*, 1ère série, n° 3, 1922. Sur cette revue, créée par Ponge, Jean Hytier et Gabriel Audisio, voir la biographie de Jean-Marie GLEIZE, *Francis Ponge*, Paris : Éd. du Seuil, coll. «Les contemporains», 1988, pp. 27-30.

5) Lors de leur publication dans *La N. R. F.*, n° 117, juin 1923, «Les trois satires» sont composées de «Monologue de l'employé», «Dimanche ou l'artiste» et «Un ouvrier». Pour former la section intitulée «Quatre satires» pour *Douze petits écrits*, Ponge remplacera «Dimanche ou l'artiste» par «Le compliment à l'industriel»; il modifiera également le titre d'«Un ouvrier» en «Le patient ouvrier». De plus, il ajoutera un nouveau texte hermétique: «Le martyre du jour ou "contre l'évidence prochaine"». Ce dernier poème, ne manifestant pas de référence directe à la question sociale, n'entrera pas dans notre discussion.

6) C'est en ces termes que le dictionnaire Littré définit le genre : «ouvrage en vers, fait pour censurer, pour tourner en ridicule, les vices, les passions déréglées, les sottises des hommes».

7) Dans une perspective différente de la nôtre, Joseph GUGLIEMI persiste à considérer *Douze petits écrits* et *Proêmes* comme le véritable cri d'un révolutionnaire, voir son «Francis Ponge et la lumière critique» dans *Ponge inventeur et classique*. (Sous la direction de Philippe BONNEFIS et Pierre OSTER), Paris : Union Générale d'Éditions, 1977, coll. «10/18», pp. 44-65. Voir également l'étude de Mohamed El Habib MELLAKH (*La Pratique poétique pongienne*, Tunis : Publications de la Faculté des Lettres de Manouba, 1989, pp. 279-280) ainsi que l'article de Ian HIGGINS («Langage, Politics and Things: The Weakness of Ponge's Satire», *Neophilologus*, vol. LXIII, n° 3, July 1979, p. 347), qui donnent un aperçu global des écrits satiriques de Ponge. Enfin nous avons à notre tour analysé les satires pongiennes dans notre thèse de Doctorat soutenue devant l'Université de Paris III, *Francis Ponge au tournant de son itinéraire poétique. Étude de ses écrits de 1938 à 1948*, 1995, ff. 58-65.

8) Dans un des entretiens avec Philippe Sollers, le poète évoque son train de vie dans sa jeunesse : «[...] je me suis mis presque hors la loi, du

point de vue de la société bourgeoise, puisque j'en suis arrivé à vivre avec une ou des filles qui menaient une vie un peu semblable à celle que menaient les anarchistes, faisant, si vous voulez, de la "reprise individuelle", comme on dit dans le vocabulaire de l'anarchie, c'est-à-dire, en fait, qu'elles avaient des amis bourgeois, riches et que, moi, j'en profitais. Donc, il y avait une sorte de mise hors la loi, de ce point de vue-là» (EPS 64).

9) Cette diversité impressionnante annonce déjà le slogan "une poétique par objet" dont Ponge se réclamera plus tard.

10) En 1936, la grande partie des poèmes qui quelques années plus tard composeront *Le Parti pris des choses*, ont été achevés ou sont sur le point de l'être. C'est le cas de vingt-huit poèmes sur trente-deux dans le recueil de 1942. Le calcul est effectué sur la base de «L'essai de chronologie des textes de Francis Ponge» de Michel COLLOT, *Francis Ponge. Entre mots et choses*, Seyssel : Champ Vallon, coll. «Champ poétique», 1991, pp. 245-264.

11) Voir Frédéric BERTHET, Jean-François CHEVRIER et Jean THIBAUDEAU, «Entretien avec Francis Ponge», *Cahiers critiques de la littérature*, décembre 1976, p. 8. La question des conditions nécessaires pour la communication efficace sera souvent abordée par le poète dans l'après-guerre, et notamment dans «Tentative orale» (1947).

12) Sur cet événement et «le drame de l'expression» qui s'en suit, voir notre thèse, *op. cit.*, ff. 65-71 ; COLLOT, *op. cit.*, pp. 29-34.

13) C'est en ces termes que Ponge explique son travail à l'armée et son séjour à Grand-Quevilly : «J'aide un lieutenant [...] à administrer un régiment de boulangers, bouchers, tonneliers. / Nous vivons dans un chateau [*sic*] du second empire, résidence Clermont-Tonnerre — une vraie caserne — au milieu d'un parc assez beau [...] lui-même entouré d'habitations ouvrières sordides et d'affreuses usines, et de grues fantomatiques dans une boucle de la Seine après Rouen» (2 octobre 1939, C-I 234).

14) Pour la critique de la vision trop idéaliste que Ponge avait à l'égard de la classe ouvrière, voir René ETIEMBLE, «Francis Ponge et le parti pris des hommes», *Les Cahiers de l'Herne*, n° 51, 1986, pp. 337-339.

15) Dans «La Mounine», il note à propos d'un article anonyme, « L'obscurantisme du XXe siècle»: «Le [...] texte, tout à fait convaincant, me confirme dans ma volonté de lutter pour les lumières, m'assure de l'urgence de ma mission (?), et m'oblige à repenser le problème du rapport entre mes positions esthétique et politique» (ŒC 426-427).

16) Le 20 août 1940, Ponge s'entretient avec Jacques Babut le pasteur, et constate encore une fois son désaccord profond avec le christianisme concernant la question de l'homme : «Nous étions déjà parvenus au-delà du point où nos doctrines se séparent : la mienne faisant confiance à l'homme, la sienne lui refusait à jamais toute confiance» (ŒC 406). La discussion semble marquer profondément Ponge, car il évoquera cet en-

tretien deux ans plus tard pour réaffirmer son opposition au pasteur dans «Pages bis III» des *Proèmes*, voir ŒC 210–211.

17) Il s'agit bien sûr du Parti communiste, interdit sous l'Occupation.

18) Quelques jours avant, le poète exprime la même idée dans «La Mounine»: «Il s'agit une fois de plus de cueillir (à l'arbre de science) le fruit défendu, n'en déplaise aux puissances d'ombre qui nous dominent, à M. Dieu en particulier. // Il s'agit de militer activement (modestement mais efficacement) pour les "lumières" et contre l'obscurantisme [...] qui risque à nouveau de nous submerger au XXe siècle du fait du retour à la barbarie voulu par la bourgeoisie comme le seul moyen de sauver ses privilèges» (ŒC 425).

19) Jean-Marie GLEIZE, «Francis Ponge : billets "hors sac"», *Les Cahiers de l'Herne*, n° 51, 1986, p. 215.

20) THIBAUDEAU, *op. cit.*, p. 62.

21) Avant cette phrase, on trouve, dans l'édition de Gleize une phrase ajoutée que voici : «C'est ici que va s'insérer notre petite suggestion quotidienne». Voir GLEIZE, *op. cit.*, p. 217.

22) Un certain prosaïsme, l'emploi fréquent de l'interrogation et de l'impératif anticipent en quelque sorte le style que le poète va adopter pour les écrits discursifs de l'après-guerre.

23) Il s'agit de «Pluie», «La fin d'automne», «Rhum des fougères», «Les mûres», «L'orange», «L'huître», «Les arbres se défont à l'intérieur d'une sphère de brouillard», «Le feu», «Le cycle des saisons», «Le mollusque», «Escargots», «Le papillon», «La mousse», «Bords de mer», «De l'eau», «Le morceau de viande», «Notes pour un coquillage», «Faune et flore», «La crevette», «Végétation» et «Le galet».

24) Parmi les vingt-trois textes rédigés de 1924 à 1938 et réunis dans *Pièces*, voici la liste des quinze textes dont le titre ou le thème est lié d'une façon ou d'une autre à la nature : «Le chien», «Le fusil d'herbe», «Particularité des fraises», «La crevette dans tous ses états», «La maison paysanne», «Le grenier», «Éclaircie en hiver», «Le crottin», «Le paysage», «Les ombelles», «Le magnolia», «Symphonie pastorale», «Une demi-journée à la campagne» et «La grenouille».

25) Jean-Paul SARTRE, «L'homme et les choses», in *Critiques littéraires (Situations, I)*, Paris : Gallimard, coll. «Idées», 1975, p. 312. L'auteur y démontre que «déshabiller les choses de leurs significations pratiques» est un des moyens de rafraîchir la perception des choses par l'esprit.

26) José CARNER, «Francis Ponge et les choses», *La N.R.F.*, n° 45, septembre 1956, p. 411.

27) Pour l'analyse détaillée du texte, voir Blossom Margaret DOUTHAT, «Le parti pris des choses ?», *French Studies*, vol. XIII, n° 1, January 1959, p. 43.

28) SARTRE, *op. cit.*, p. 353.

29) À titre d'exemple, nous citons quelques poèmes d'après-guerre dont le

titre évoque la vie quotidienne : «Le vin», «La radio», «La valise», «La cruche», «Le volet suivi de sa scholie», «Plat de poissons frits», «La cheminée d'usine», «L'assiette», «Texte sur l'électricité» et «La table». Parmi les écrits discursifs, la même tendance se manifeste ; «L'ustensile» se construit, entre autres, autour de l'idée de «l'utilité» que le mot comporte ; la déclaration dans «My creative method» fait écho à l'évolution de la nature des choses traitées par notre auteur : «Je me consacre au recensement et à la définition d'abord des objets du monde extérieur, et parmi eux, ceux qui constituent l'univers familier de notre société, à notre époque» (ŒC 516). Plus sensible à cet aspect pratique dans la poétique pongienne qu'à la déshumanisation fréquente dans les textes antérieurs, Jean Grenier remarque que «Ponge décrit l'homme par les objets qui l'intéresseront plus tard, au cours des générations suivantes, qui formeront donc une part nouvelle de l'acquis humain» (Jean GRENIER, «Présentations de Francis Ponge», *La N.R.F.*, n° 45, septembre 1956, p. 395).

30) Pour l'analyse détaillée de ce texte, voir notre article, «L'avènement d'un poète : Francis Ponge en 1942», *Stella*, n° 17, juin 1997, pp. 9–28.

31) Pour l'approche plus théorique du schéma descriptif "mode d'emploi", voir Philippe HAMON, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris : Hachette, coll. «Hachette–Universités», 1981, 268 pp. ; Jean–Michel ADAM et André PETITJEAN, *Le Texte descriptif : poétique historique et linguistique textuelle*, Paris : Nathan, coll. «Nathan–Universités», 1989, 240 pp.

32) Pour l'étude détaillée de ce poème du point de vue de l'intertextualité, voir Michael RIFFATERRE, «The Poetic Function of Inter Texte», *The Romanic Review*, vol. LXV, n° 4, November 1974, pp. 278–293. L'essentiel de cet article est repris dans *Sémiotique de la poésie*, Paris : Éd. du Seuil, coll. «Poétique», 1983, pp. 158–175.

33) Maurice MERLEAU–PONTY, *La Phénoménologie de la perception*, Paris : Gallimard, coll. «Tel», 1992, p. 246. L'édition originale date de 1945.

34) *Ibid.*, p. 372.

35) La similitude entre Ponge et Merleau–Ponty s'avère remarquable encore une fois sur ce point aussi : «Quand je me mets à percevoir cette table, je contracte résolument l'épaisseur de durée écoulée depuis que je la regarde, je sors de ma vie individuelle en saisissant l'objet comme objet par tous», *ibid.*, p. 50.

36) THIBAUDEAU, *op. cit.*, p. 62.

37) Lors de la première publication dans *Poésie '42* (n° 5, nov.–déc. 1942), le titre était plus explicitement patriotique : «Platane ou la permanence».

38) Sur «Le platane», voir l'article de Ian HIGGINS, «Shrimp, Plane and France : Ponge's Resistance Poetry», *French Studies*, vol. 37, n° 3, July 1983, pp. 310–325. La traduction française de cet article est recueillie dans *Les Cahiers de l'Herne*, n° 51, 1986, pp. 342–355.

39) Une idée similaire certes moins sociale a été émise déjà en 1941 : «Je

veux plaire ! / Je veux qu'on vienne à moi non seulement avec admiration mais avec amitié. / Qu'on m'entoure, qu'on me félicite... / Quelle sale nature ! ... Bien plus ! Ce n'est pas encore cela ! Je veux qu'on vienne dans mes textes chercher des leçons, qu'on ait à remercier, à m'avoir de la reconnaissance... Je veux fortifier les jeunes hommes dans leur confiance en eux-mêmes et dans la beauté du monde... (1er et 2 décembre 1941, NNR-II 25)

40) Sensible à cette tendance à valoriser l'aspect pragmatique de l'écriture, Raymond JEAN propose, en s'appuyant notamment sur la théorie brechtienne, qu'un des plaisirs du texte pongien «procède d'un renforcement de la volonté de vivre», «Ponge et le plaisir» dans *Pratique de la littérature : roman, poésie*, Paris : Éd. du Seuil, coll. «Pierres vives», 1978, p. 170. Malgré la schématisation rapide, c'est le grand mérite de l'article de révéler plusieurs catégories de plaisir dans le texte pongien et de permettre ainsi d'en éclairer les facettes complexes. Pour illustrer le fait qu'avant l'exploitation de la dimension pragmatique du langage, la notion du plaisir se fondait sur une clôture du texte et sur la polysémie du mot, nous citons une note prise dans les années 20 : «Il faudrait dans la phrase les mots composés à de telles places que la phrase ait un sens pour chacun des sens de chacun de ses termes. Ce serait le comble de la «profondeur logique dans la phrase» et vraiment «la vie» par la multiplicité infinie et la nécessité des rapports. / C'est-à-dire que ce serait aussi le comble du plaisir de la lecture pour un métaphysicien. / Et la cuisinière à sa façon la pourrait trouver agréable. Ou comprendre. / La règle de plaire serait ainsi autant que possible obéie, ou le désir de plaire satisfait» (PE 40).

41) Francis Ponge, «Lettres», *La N.R.F.*, n° 433, février 1989, pp. 51-52.

42) «Pages bis» est composé des notes inspirées de différents éléments comme le commentaire sur les œuvres antérieures ou les projets futurs ; la première note est écrite en 1941, mais la partie essentielle en 1943. Il est à noter à ce sujet que Ponge a connu entre temps un des événements les plus importants de sa carrière, à savoir la publication du *Parti pris des choses* et ce fait favoriserait la vision plus pragmatique, sinon optimiste, du monde qui prédomine dans l'ensemble de ces notes.

43) Cf. Y. QUINOU, «Chapitre IV, l'expérience de l'absurde : Camus», in *Histoire littéraire de la France*, Paris : Éditions sociales, tome XII [1980], pp. 47-51.

44) Voici respectivement les passages de «Proême» et «À chat perché» montrant l'affinité qui peut exister entre la thèse camusienne et le jeune Ponge : «[...] au fond ce dont je m'occupe, ce n'est que de la mort» (NR 24) ; «Je ne peux m'expliquer rien au monde que d'une seule façon : par le désespoir. Dans ce monde que je ne comprends pas, dont je ne peux rien admettre, où je ne peux rien désirer (nous sommes trop loin de

compte) [*sic*], je suis obligé par surcroît à une certaine tenue, à peu près n'importe laquelle, mais une tenue. Mais alors si je suppose à tout le monde le même handicap, la tenue incompréhensible de tout ce monde s'explique : par le hasard des poses où vous force le désespoir» (ŒC 193).

45) Serait-il juste d'entendre dans cette citation l'écho d'Isidore Ducasse ? *Poésie I* est couronnée par l'épigraphe suivante : «Je remplace la mélancolie par le courage, le doute par la certitude, le désespoir par l'espoir, la méchanceté par le bien, les plaintes par le devoir, le scepticisme par la foi, les sophismes par la froideur du calme et l'orgueil par la modestie» (*Les Chants de Maldoror*, suivi de *Poésies I et II* et *Correspondance*. Édition établie par Jean-Luc STEINMEZ. Paris : Flammarion, coll. «GF», 1990, p. 327).

46) Voici dans «Pages bis» un exemple rendu célèbre par l'analyse de Sartre : «C'est surtout (peut-être) contre une tendance à l'idéologie patheuse que j'ai inventé mon parti pris» (ŒC 209) : le mot «patheuse» est composé à partir de «pâteux» et «pathétique».

47) Exprimer la foi en l'homme ou s'interroger sur elle était considéré comme une tâche essentielle des écrivains de l'époque, comme écrivait quelques années plus tard SARTRE : «Que font Camus, Malraux, Koster, Rousset, etc. sinon une littérature de situations extrêmes ? [...] À chaque page, à chaque ligne, c'est toujours l'homme tout entier qui est en question» (*Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris : Gallimard, coll. «folio / essais», 1985, p. 305).

48) Jean LAFOND, «Préface», in *Moralistes du XVIIe siècle. De Pibrac à Dufresny*, édité sous la direction de Jean LAFOND, Paris : Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1992, p. i. L'éditeur précise que «la spécificité [du moraliste français] est de ne s'attacher ni à l'éthique, qui relève de la philosophie proprement dite, ni à la forme prescriptive de la morale, qui ferait de lui un moralisateur. Le moraliste classique est l'homme d'une morale qui est d'abord et essentiellement descriptive».

49) On sait par exemple qu'en tant que disciple de Lucrèce, respectant l'idée d'un Voltaire ou celle d'un Condorcet, Ponge réitère la critique sévère contre Pascal dans «Première et seconde méditations», «Pages bis» et «Notes premières de l'homme» : «à bas les pensées de Pascal» (ŒC 210) ; «Voilà pourquoi je hais Dieu et honore Logos. Je ne dis pas "adore". Je constate seulement sa primauté, son épaisseur, ses arcanes ; si l'on me pardonne : son insondabilité. / D'où son côté écœurant. Tandis que Pascal : "Le silence des... m'effraie", je dirais : le bavardage des (mêmes) m'écœure» (NNR-II 12) ; «Il faut que je relise Pascal (pour le démolir)» (ŒC 228). La critique de l'idéologie pascalienne se poursuit dans la parodie de la parabole du ciron dans *La Seine* et dans la condamnation plus directe dans *Pour un Malherbe*.